

Fatma Oussedik

Fatma Oussedik est professeure algérienne de sociologie et d'anthropologie à l'université d'Alger. Féministe engagée, elle est aussi chercheuse au Centre de Recherche en Économie Appliquée pour le Développement (CREAD), Université d'Alger

Février 2023

Habib - Merci beaucoup pour votre disponibilité. Vous nous recevez chez vous. Je suis absolument ravi de faire votre connaissance. Fatma Oussedik, vous êtes chercheuse, chercheuse, j'y tiens ! Vous êtes sociologue et vous avez travaillé aussi bien sur la campagne pour parler large que sur la ville. Mais si je vous posais la question vous êtes qui, vous répondriez quoi ?

Fatma - Moi, spontanément, la première phrase qui vient, je suis une profonde maghrébine. C'est très important pour moi de défendre l'idée d'un Maghreb. La seconde chose, je suis profondément d'Alger parce que je suis née dans cette ville. Je suis aussi profondément issue d'une famille originaire de Grande Kabylie, j'appartiens à Aïn el Hammam où sont enterrés tous les membres de ma famille, nous y montons régulièrement et le cimetière est un lieu d'identification fort.

Et j'appartiens aussi à une famille d'enseignants. Je suis une enseignante. J'ai toujours eu le souci de transmettre. Et je suis féministe. Parce que je suis une femme, une femme maghrébine qui considère qu'elle doit se battre pour obtenir ou espérer obtenir un jour l'égalité dans les droits. C'est mon être profond, dirais-je. J'aime l'esthétique d'Alger, j'aime cette baie. Je me sens profondément féministe parce que j'appartiens à une généalogie de femmes.

Habib - Ça veut dire quoi être féministe ?

Fatma - Féministe, ça veut dire ne pas accepter les rapports d'inégalité dans lesquels les femmes sont placées à plusieurs registres.

Si on considère par exemple l'emploi. On voit bien qu'en Algérie, les femmes constituent 17 à 19 % selon les statistiques de la force de travail, alors qu'elles sont plus de 60 % à l'université.

Ça veut dire regarder un code du statut personnel dans lequel l'homme est défini, et je dirais quasiment sacralisé par la formule « *rab el'ila* », c'est à dire qu'il est dans une posture de maître du jeu par rapport aux enfants et par rapport aux femmes de sa famille.

Ça veut dire refuser les humiliations dans le travail, refuser les violences contre les femmes, refuser les féminicides, cette façon de tuer des femmes, de penser ne pas avoir de compte à rendre à la société.

Donc c'est cela, c'est refuser l'injustice, c'est refuser d'être placée dans une situation de domination.

Habib - Je crois que c'est un cheminement, la gamine, Fatma, elle était comment ?

Fatma - Alors, la gamine Fatma, ce qu'il faut savoir c'est que je suis une enfant de la guerre. J'ai vraiment été formée par la guerre de libération. Tout ce que je suis aujourd'hui, je crois, est le produit de ce que j'ai vécu dans l'enfance.

Dans l'enfance j'ai vécu dans un milieu nationaliste, je suis née en 49 et mon père a été arrêté en 51 la première fois. J'ai passé la première partie de mon enfance à être celle qui accompagnait ma mère au poste de police, dans les casernes, à chercher mon père, à l'accompagner chez les avocats. Parce que dans une fratrie, il y en a toujours un, on ne sait pas pourquoi, mais c'est lui qui va avoir la charge de cela. J'accompagnais ma mère. Ma mère était une femme jeune, belle, et donc elle ne pouvait pas aller affronter les soldats toute seule. Il fallait qu'elle manifeste sa maternité. Et donc j'étais toujours avec elle.

De plus, je vivais avec ma mère, mes frères et mes sœurs dans un milieu nationaliste qui n'était pas toute l'Algérie, contrairement à ce qu'on peut prétendre, mais qui était comme une famille parce qu'on dormait ensemble, on allait porter les couffins ensemble, les femmes, les enfants et les sœurs de prisonniers.

Les premières images de femmes fortes que j'ai eues, c'est précisément au camp de Beni Messous où mon père était interné. On y allait le dimanche très tôt, à 7 h du matin et on attendait que les soldats français ouvrent les portes. Et on était comme ça, il y avait Malika Mefti, madame Khène, à qui on apportait son fils qui était nourrisson, Amin. Elle, elle était prisonnière à l'intérieur et on lui amenait son fils en visite. Il y avait des situations comme ça. Et puis on nous ouvrait la porte et quand on nous ouvrait la porte, on rentrait. Je dois vous dire qu'on était face à des hommes défaits par les tortures, abimés corporellement, humiliés par ce qu'ils avaient vécu, donc on était confrontés à cette violence de la situation coloniale. Et on était tous très atteints. Les enfants, on venait voir nos proches, et puis arrivait le camion des femmes. Que vous dire ? Elles étaient belles. Elles étaient debout dans le camion et elles chantaient « *Menji belina* ». Elles redonnaient de la force à toute cette foule, aux familles comme aux prisonniers. On se redressait tous grâce à ces femmes. Et donc j'ai conservé pour ces femmes une admiration sans bornes parce qu'elles étaient là, elles étaient belles, elles étaient debout. Alors qu'elles avaient elles-mêmes été torturées, qu'elles avaient elles-mêmes subi des humiliations. Elles nous redonnaient une force incroyable.

Ensuite, nous sommes partis en Tunisie. Nous sommes arrivés en 58 en Tunisie avec mes parents, après des périples terribles par la France où on campait, où le Parti communiste français nous a beaucoup aidés dans notre fuite. Nous sommes passés par l'Italie. Parce que mon père faisait tout avec sa famille, donc on était là. Les cinq enfants, la mère et lui.

Habib - Votre père fuyait ?

Fatma - Oui, bien sûr, c'était une fuite.

Habib - Donc vous vous êtes exilés en Tunisie.

Fatma - Nous nous sommes exilés en Tunisie. Et arrivés en Tunisie, j'ai eu des grandes sœurs, en plus de mes grandes sœurs. J'ai eu des grandes sœurs qui étaient des maquisardes et qui étaient aussi des femmes extraordinaires.

Habib - Algériennes ?

Fatma - Algériennes, qu'on venait de sortir du maquis et qu'on avait placées en Tunisie. Les

maquisardes, on les plaçait dans une maison. Et dans cette maison, il y avait un peu des marraines, qui étaient Claudine Chaulet, qui étaient ma mère et madame Halouèche. Ces filles, elles venaient, elles dormaient chez nous. Elles appelaient mes parents papa, maman, et j'étais émue.

Habib - C'était en 1959 ?

Fatma - 58 ou 59. C'étaient des filles extraordinaires. Vous imaginez des jeunes femmes qui avaient quitté leur famille, qui avaient tout abandonné, qui étaient montées au maquis, avec des hommes dont elles ignoraient tout, qu'elles ne connaissaient pas, qui avaient mis leurs vies en jeu, et qu'on avait placées dans cette maison où on leur apprenait la couture, la dactylographie. Alors que les garçons qui sortaient des maquis, on les mettait dans des studios, à deux. Et elles, elles avaient quand même pris une décision individuelle ! Elles avaient fait des choix personnels et elles n'étaient pas reconnues, elles étaient placées comme ça dans ce cocon familialiste je dirais.

Habib - C'étaient les Tunisiens qui s'occupaient de ça ?

Fatma - Les Algériens, c'est le GPRA. D'ailleurs à la maison, il y avait tout le milieu nationaliste. Il y avait Frantz Fanon, il y avait Serge Michel, il y avait tous les intellectuels du mouvement nationaliste qui passaient par la maison. Il y avait des débats. Nous, les enfants, on ne nous sortait pas du salon quand les gens venaient. Donc on assistait à tout ça, c'est là-bas que j'ai appris l'Internationale, le Chant des partisans, et c'était mon cousin Boualem qui sortait des maquis, mon héros absolu, qui m'avait appris ces chants patriotiques. Donc, ce second moment, ce sont les maquisardes.

Ensuite, en 62, au moment de l'indépendance, nous revenons à Alger. Je vois que les maquisardes, certaines avaient épousé des maquisards qui, dès le retour à Alger, s'étaient empressés de les divorcer pour épouser des filles de bonne famille, qui elles n'avaient pas quitté leur famille. Certaines s'étaient retrouvées sans revenus, avec des enfants, ou dans le meilleur des cas on leur avait dit de rentrer à la maison.

Sur ce, il y a eu la première UNFA, avec Mamia Chentouf que j'ai eu la chance de connaître. Mamia Chentouf, en 47, a créé la première association de femmes algériennes pendant la guerre de libération. Et elle était aussi, si je ne me trompe pas, secrétaire générale adjointe du PPA.

Habib - Le PPA ?

Fatma - Le parti du peuple algérien. C'était une femme qui avait une place importante dans le mouvement national, et Boumediene lui avait demandé de prendre la tête de l'Union Nationale des Femmes Algériennes, l'UNFA, à l'indépendance. Et quand le premier projet de code du statut personnel est sorti, elle a organisé une manifestation de l'UNFA contre ce code, avec les anciennes maquisardes. Puis pour des questions justement d'égalité des droits, elle a quitté l'UNFA. J'ai eu la chance de m'entretenir longuement avec elle avant son décès. Et elle m'a dit « Le grand échec de ma vie, c'est la promulgation du code du statut personnel ». Elle le considérait comme un échec personnel et un affront fait aux femmes algériennes qui s'étaient tellement battues. Donc, dans toutes ces valeurs-là, c'est la liberté, *el horria*, on était élevées avec ce mot de *horria* constamment. C'est l'égalité.

En plus j'étais plus qu'impliquée parce qu'il y avait Jacques Charby à Tunis, pendant ces années d'exil, qui tenait une émission enfantine. Je l'accompagnais parce que je parlais des

enfants dans la guerre pendant son émission. Jacques Charby militait pour l'indépendance de l'Algérie et il avait trouvé ce biais pour que, dans son émission, on puisse parler de la guerre d'Algérie et de la libération de l'Algérie.

Ensuite, en 60, il y avait Lakhdar Hamina, Djamel Chanderli et Serge Michel qui réalisaient un film sur les frontières, sur les enfants aux frontières algéro-tunisiennes. Ils avaient besoin de quelqu'un pour sonoriser ce film. Après quelques essais j'ai été choisie et mes parents m'ont laissée, j'avais dix ans, partir un mois avec Serge Michel et ses deux réalisateurs, Chanderli et Lakhdar Amina, à Prague, pour faire la sonorisation. Tous ceux-là étaient des amis de mes parents. Ils venaient manger. C'est le milieu nationaliste de Tunis. Serge Michel avait tout dit à mes parents, sauf qu'il était interdit de séjour en Suisse. Donc on est arrivés à Genève et on ne pouvait pas sortir de l'aéroport, alors qu'on devait faire une escale de deux jours. Serge a fait un scandale à l'aéroport de Genève. On m'a mis un lit dans les toilettes de l'aéroport et j'y ai dormi ! Ensuite, nous sommes partis à Prague rejoindre les deux autres. Et j'ai eu la chance de faire la sonorisation dans la célèbre Cité du cinéma qu'était Barrandov. Pour une fille de dix ans, c'était magnifique d'aller à la cantine déjeuner avec les trois mousquetaires, Madame Bovary, tous ces personnages cinématographiques de la période qui étaient là en costumes. J'y ai passé un mois. C'est ma contribution à la lutte de libération !

Donc nous sommes rentrés, et je conserve, je dois le dire, une affection infinie pour le peuple tunisien et pour la Tunisie qui est mon deuxième pays très profondément, parce que l'accueil que nous avons reçu, la solidarité et l'affection dont nous ont fait montre les Tunisiens à cette période ont été extraordinaires.

Habib - J'ai cru comprendre que vous avez des relations assez fortes avec la Tunisie, on va y arriver.

Fatma - Très fortes.

Habib - Mais je veux quand même revenir un peu à votre enfance. Vous étiez combien de frères et sœurs ?

Fatma - Nous avons été en bout de course, six. Il en reste trois. Ils sont tous morts jeunes, à 57 ans, de cancers. Nous avons vécu une enfance où on a manqué, mais on n'a pas été pauvres parce qu'il y avait beaucoup d'idéologie et d'utopie dans la famille. On a eu faim mais on se sentait mobilisés pour une cause.

Habib - Vous aviez faim, c'était un accident, une crise, ou vous venez d'un milieu pauvre ou pas aisé ?

Fatma - Pas du tout. Je viens d'un milieu particulièrement privilégié. Je viens d'une famille maraboutique. Mes grands-parents ont été *caïds*, *bachagas*. Mon père était directeur d'école. Ses oncles à lui étaient médecins, magistrats, donc au contraire, avant ces événements nous passions nos vacances dans le Pays basque, nous avions un niveau de vie relativement élevé pour la période. Mon père était fonctionnaire, il y avait une sécurité et il avait une autorité parce qu'à l'époque un directeur d'école avait un statut social, ses frères à lui étaient médecins, fonctionnaires. C'était une famille aisée.

Habib - Et alors comment, quand, avez-vous eu faim ?

Fatma - D'abord, quand il a été arrêté, on nous suspendait le salaire, naturellement. Il fallait

remplir le couffin pour la visite, et ça, c'était un casse-tête terrible. Et j'avais mon cousin germain qui avait 17 ans, 16 ans, qui était condamné à mort pour avoir posé des bombes. On vivait avec ma tante, mes cousines, il fallait donc remplir différents couffins.

Habib - Vous étiez ici, à Alger ?

Fatma - On était à Alger, c'est la période d'Alger. Ensuite, quand nous nous sommes sauvés, en Suisse on est restés trois jours sans manger. D'ailleurs à la fin, le type du GPRA nous a trouvés et nous a emmenés au restaurant. J'avais commandé des côtes « vert prairie », c'est à dire des côtelettes avec des frites et de la salade verte. Et je peux vous dire que c'est ma Madeleine de Proust. Les côtes vert prairie, si on veut me faire plaisir, on me fait un plat de côtelettes avec des frites et de la salade verte !

Habib - Ce sera fait la prochaine fois que vous viendrez à Tunis ! Vous aviez des frères ?

Fatma - J'avais deux frères et nous étions quatre filles. Il y avait ma sœur aînée qui d'ailleurs à Tunis s'est engagée d'une certaine façon, puisqu'à 18 ans elle a travaillé au « El Moudjahid de la guerre », ses études ayant été évidemment interrompues avec la guerre. Et elle était documentaliste avec Pierre Chaulet, Mohamed Yazid, tous ces grands hommes.

A Tunis, la vie a changé pour nous. On était en sécurité, pour une petite fille et pour mes frères et sœurs, arriver à Tunis c'était une sécurité. Ma mère était enceinte du dernier et mon plus jeune frère est né à Hammam-Lif. Mon père nous a déposés à Tunis et il a rejoint le front. Donc on a vécu à Tunis avec ma mère.

Habib - Vous étiez la deuxième ?

Fatma - La troisième. Il y avait ma sœur Nadia qui était au GPRA, qui était au El Moudjahid. Il y avait ma sœur Nacéra qui elle était pensionnaire au lycée de jeunes filles de Radès. Moi, j'ai passé ma sixième place Jeanne d'Arc. Après je suis allée à Notre-Dame de Sion, après un court épisode au lycée français. Parce qu'au lycée français, après être revenus de Prague, quand on a parlé de l'Algérie avec le proviseur, j'ai commencé à lui dire que l'Algérie serait libre etc. J'ai fait mon grand couplet nationaliste, mon père a été convoqué, on lui a dit vous la reprenez ! C'est là qu'on m'a mise chez les sœurs, à Notre-Dame de Sion, rue de Hollande.

Habib - Est-ce que ce que vous diriez aujourd'hui que votre maman était aussi féministe ? A sa manière !

Fatma - Ah oui, elle était très féministe. D'ailleurs je me souviens d'une de ses phrases qui était un mantra avec les maquisardes. Vous savez que pendant le maquis et après, les maquisardes appelaient les maquisards le frère, et les frères disaient la sœur. Quand on parlait d'une maquisarde on disait « la sœur Malika », « le frère Youssef ». Et ma mère leur disait tout le temps « Ce n'est pas ton frère, il faut que tu le saches, c'est un homme et tu es une femme. Fais attention à toi, ce n'est pas ton frère ». Effectivement, Il y a eu des incidents qui ont confirmé ses dires.

Et puis après la guerre, parce que ma mère avait transporté des armes et des documents, elle disait tout le temps « Moi j'ai fait la guerre chez lui. » Parce que celui qui a été reconnu comme ayant fait la guerre, c'était mon père ! Elle, elle était son épouse. Elle disait « J'ai fait la guerre chez lui. » Et elle a toujours été très attentive. C'est elle qui s'est toujours occupée de nos inscriptions à l'école, dans les meilleurs établissements, qui a toujours été

attentive à notre scolarité. Mon père, il était dans ses aventures militantes, ensuite il a été militant berbériste jusqu'à sa mort. Il était au mouvement culturel berbère, il est un des fondateurs du MCB. Il a toujours été dans ces combats. Et puis c'était un véritable enseignant, qui avait la passion de l'enseignement qu'il m'a transmise je suis sûre. En 62, il était officier de l'ALN, mais il a voulu rejoindre son poste de directeur d'école immédiatement en pensant que c'est là qu'il y avait un enjeu formidable pour la société algérienne.

Habib - Votre éducation d'enfant ?

Fatma - C'était très libéral et bienveillant.

Habib - Et pareil, filles comme garçons ?

Fatma - Filles comme garçons. Moi, je pratiquais l'escrime, dans un moment très bousculé.

Habib - Est-ce que les garçons avaient à s'occuper des choses comme débarrasser la table ou des choses comme ça, les choses qu'on demande habituellement aux enfants ?

Fatma - Ils faisaient des petites choses. Mais on ne faisait pas nous non plus les filles, parce que maman tenait beaucoup à notre scolarité. Elle ne voulait pas qu'on perde du temps dans le ménage. Et je dois vous avouer pour être franche, qu'une des faiblesses de ma mère c'est que même avec la solde de mon père qui était infime, nous avons toujours eu des femmes de ménage. Elle venait elle-même d'une famille très aisée. C'était la cousine de mon père. Elle avait été très gâtée dans sa jeunesse et quand elle s'est mariée avec mon père, elle a cru qu'elle se mariait dans le même milieu. Et de fait, ils étaient du même monde. Sauf que la famille de mon père était une famille de militants nationalistes et qu'elle a eu une vie bousculée tout le temps. Mais la seule chose qu'elle a défendu jusqu'à la fin, c'est la femme de ménage ! Elle a toujours eu une femme de ménage. C'était une Tunisienne qui nous adorait, à Tunis et qu'on adorait, qui pleurait quand on est partis !

Habib - Ça c'était en Tunisie ?

Fatma - En Tunisie. Ici aussi, il y en a toujours eu.

Habib - Elle vivait chez vous ?

Fatma - Non, elle venait s'occuper de la maison et elle partait.

Habib - Elle faisait à manger aussi ?

Fatma - Oui, parce que ma mère détestait faire à manger.

Habib - Et vous ?

Fatma - Moi, j'adore. D'ailleurs mes frères et sœurs venaient me demander de leur faire à manger quand ils avaient envie, parce que ma mère au maximum achetait des steaks qu'elle mettait au frigo, et celui qui voulait manger se faisait un steak ou une salade. Au début, elle faisait deux plats. Le couscous, qu'elle faisait très bien, quand même c'était une Berbère, et la *dolma*. Mais elle n'aimait pas faire à manger, jamais de gâteau, elle ne faisait pas ces choses-là.

Habib - J'ai une question que je pose quasiment à tout le monde, parce que c'est lié aussi

à mon histoire personnelle. A quel âge vous rappelez-vous avoir pris un livre dans la main, en dehors des livres scolaires ?

Fatma - Toujours, parce qu'étant fille de directeur d'école, habitant l'école. Et puis étant fille, parce qu'on n'avait pas une vraie mobilité. Notre père était bienveillant, il était libéral, mais ça s'arrêtait aux portes de la maison. Il y a toujours eu des bibliothèques.

Habib - A la maison ?

Fatma - À la maison il y a toujours eu énormément de livres et donc j'ai été nourrie de littérature, même de livres que je n'aurais jamais dû lire à huit, dix ans. J'ai été fascinée à huit ans par « Le Grand Meaulnes », la scène du bal dans « Le Grand Meaulnes », ou alors à peine plus tard, « Les drapeaux sur les tours », « Et l'Acier fut Trempé », la révolution russe, la poésie !

Je marchais dans la maison en déclamant la poésie, à telle enseigne que ma mère, quand Elsa Triolet est morte, m'a dit « tu sais ma fille, j'ai eu l'impression que c'était quelqu'un de la famille qui venait de mourir ». Parce qu'elle m'avait tellement entendue marcher dans la maison en récitant Aragon, Eluard, Nazim Hikmet ... Mais c'était un type de culture particulier, à la fois la grande littérature française, « Les Illusions perdues » et tout, mais aussi beaucoup la littérature russe, les littératures révolutionnaires.

Et même à la fac, mes parents étaient amis avec l'ambassadeur de Chine qui venait à la maison, je distribuais le Livre rouge. Je faisais cadeau à ceux qui voulaient du livre rouge.

Il y a toujours eu beaucoup de livres à la maison.

Habib - Donc vous avez grandi avec les livres.

Fatma - Les livres ? Ils m'ont sauvé la vie plusieurs fois. Les livres m'ont sauvé la vie plusieurs fois. Mon père une fois, à onze ans, on était en Tunisie, n'en pouvait plus que je lise des nuits entières et il avait décidé l'extinction des feux à 9 h et demi pour que tout le monde dorme. Il avait éteint et je lisais avec la lumière du réverbère. Au bout d'un mois, on m'a emmenée chez l'opticien. Mon père a rallumé la lumière ! Parce que c'est comme un radeau les livres. Quand vous êtes dans des situations de détresse, de faiblesse, et puis que le monde se déroule autour de vous, qu'il est à la fois violent et que vous n'avez pas vraiment toutes les clés pour comprendre, la littérature c'est un radeau, vraiment. Ça m'a été un radeau.

Habib - Et ça continue jusqu'à aujourd'hui j'imagine ?

Fatma - Les livres sont mes amis, comme disait Alain. Le philosophe Alain disait « les livres sont des amis » et c'est vrai, les livres sont mes amis. Et mon père écrivait et il me disait toujours « tu sais, ma fille, quand on écrit, on n'est jamais seul ». Et c'est vrai, on n'est jamais seul, on a tout un monde autour de soi.

Habib - Et la poésie ? Vous continuez à la lire ?

Fatma - La poésie moins hélas. Mais parfois, je tombe sur des poèmes qui me saisissent même en tant que sociologue. Par exemple mon dernier livre vient d'un choc esthétique à la lecture d'un poème africain qui s'appelle « le souffle des ancêtres ».

Habib - C'était l'étincelle, c'est lequel votre livre ?

Fatma - C'est le dernier, « Avoir un ami puissant ». C'est sur les transmissions, les filiations, l'inscription dans l'ancestralité. Comment une famille algérienne peut durer, comment elle peut arriver en ville, comment elle peut s'approprier la ville, quelles sont ses ressources ? Et durant ce travail de sociologue en même temps, qui a été une recherche d'archives mais aussi des entretiens approfondis avec dix familles dans trois villes d'Algérie, j'ai pu remonter un peu les ruptures et les continuités dans la transmission, c'est à dire ce souffle des ancêtres quand il s'interrompt et quand il reprend.

Par exemple le poids de la question foncière et des déportations et des camps de regroupement. Comment font à ce moment-là les Algériens, en perdant leurs territoires, c'est à dire les lieux d'appartenance, et je faisais référence tout à l'heure au cimetière familial comme un moment d'inscription très important dans la longue durée. Beaucoup d'Algériens ont perdu leur territoire, c'est à dire que le sol s'est fendu sous leurs pieds.

Il y a aussi la question des noms, avec l'état civil français qui est arrivé au XIX^e siècle, qui a opéré une rupture dans les noms en nommant les gens comme ils le souhaitaient, parfois on les réduisant avec des noms ridicules. Les gens perdaient à la fois les noms et les lieux, comme dirait Lachraf, et ils perdaient donc tout ce qui leur permettait de s'inscrire sur la longue durée. Et par opposition, j'ai trouvé des familles qui elles avaient pu conserver une inscription sur la longue durée et qui parvenaient ainsi à durer, à transmettre quelque chose à leurs enfants. Quelque chose qui toutefois s'interrompait parce que beaucoup de ces familles qui avaient conservé une transmission ont été classées dans la catégorie « grandes familles ».

Le sentiment de lutte des classes qui est né tout de suite après l'indépendance a fait qu'on a décidé, même pour des familles très nationalistes, qu'elles étaient *hezb frança* (parti de la France), la présence coloniale étant toujours là. Et puisqu'elles venaient d'un milieu aisé - moi je dis toujours il fallait choisir la chambre à gaz carrément - on les mettait toutes là-dedans, il ne faudrait plus en parler, il ne faudrait plus les inscrire, alors qu'elles font partie du paysage social algérien. Pour un sociologue, c'est difficile de les ignorer, d'autant qu'elles détiennent de la transmission. Dans beaucoup de ces familles, les enfants sont partis. Et donc la transmission, on peut dire qu'elle s'est interrompue paradoxalement avec l'indépendance.

Habib - Votre bac, vous avez fait le lycée.

Fatma - Les bonnes sœurs.

Habib - Vous grandissez, votre bac vous avez 17, 18 ans ?

Fatma - Ah oui, mais avant, à quinze ans quand on est rentrés, je me suis inscrite tout de suite la première année à l'Union Nationale des Lycéens Algériens, l'UNLCA, où je militais. Nous étions très impliqués dans ce mouvement. On se réunissait au boulevard Amirouche qui était un siège connu, où il y avait aussi l'union des étudiants. On a fait des campagnes d'assainissement, des campagnes de reboisement. On faisait plein de choses comme ça, un peu sur le thème de « Les drapeaux sur les tours », de « Et l'Acier fut Trempé », on se prenait pour des komsomols, on avait nos utopies à nous. On préparait le Festival mondial de la jeunesse, j'ai fait partie de la commission culturelle. Ce Festival mondial de la jeunesse devait se dérouler à Alger en juillet. Nous étions riches des visites de Che Guevara, de Nelson Mandela, de tout ce monde-là, et le 19 juin a lieu le coup d'Etat. Le seul mouvement

qui est sorti dans la rue et qui a manifesté, ce sont les jeunes, contre le principe du coup d'État. J'étais parmi les manifestants, ce qui a mis ma mère dans une fureur folle. Elle a cassé un balai sur mon dos en me disant « je viens d'en finir avec ton père et toi tu commences ! » Elle m'attendait dans la rue, dans le boulevard Mohamed V !

Habib - C'est la peur, ce n'est pas le refus que ...

Fatma - Non, c'est la peur parce qu'on était venu lui dire ta fille, elle est au premier rang de la manifestation.

Habib - Pourquoi vous étiez dans la rue ? C'était un truc de jeunesse, c'était idéologique, vous étiez engagée ?

Fatma - C'était idéologique. J'étais engagée dans ce mouvement de lycéens, la jeunesse FLN. Le secrétaire général était mon fameux cousin qui avait été condamné à mort. C'était le secrétaire général des jeunes FLN. Et la jeunesse FLN avait pris parti contre le coup d'État. Donc moi, par discipline militante, mais aussi parce je n'attendais pas un coup d'État de la révolution algérienne, donc j'étais aussi sensible aux arguments de la jeunesse FLN. J'avais quinze ans et je suis sortie dans la rue, mais pas seule, avec plein de jeunes. Nous étions un très grand nombre de jeunes à la Grande Poste. Et on nous a envoyé les pompiers avec de l'eau. On est rentrés à la maison et j'ai trouvé ma mère dans le boulevard Mohamed V, en train de hurler. Et on m'a mis chez les sœurs. On a dit celle-là, il n'y a aucune chance qu'on s'en sorte autrement. Demi-pensionnaire, mon père m'accompagnait, me raccompagnait le soir, donc j'ai passé mon baccalauréat chez les religieuses. Bac français, bac algérien. Je les ai eus les deux et je me suis même payé la coquetterie d'être la première pour le bac français au niveau national, donc j'avais bien travaillé !

Habib - C'était quelle discipline ?

Fatma - Philosophie. Je rentre à la fac, et un peu par tradition familiale, parce qu'il y avait beaucoup de magistrats, d'enseignants et de médecins dans ma famille, je m'inscris à la fac de droit.

Habib - Et pourquoi pas en philosophie ?

Fatma - Attendez ! Je reste quinze jours à la fac de droit ! De l'autre côté, il y avait la fac de lettres, où il y avait tous mes copains de l'AJFLN. Il y avait un affichage, il y avait des AG, il y avait tout ! Donc sans rien dire à personne, je traverse la rue et je vais y faire ma propédeutique.

Et à la fin, quand on demandait à ma mère ce que faisait sa fille finalement, parce que j'avais une réputation de bonne élève, elle me disait « Viens, explique-leur ! » Alors moi je disais je fais sociologie, parce que j'ai eu mon bac en 68 et faire la révolution c'était faire sociologie, c'était une évidence ! Donc j'ai fait sociologie. J'étais à l'UNEA que j'ai quittée plus tard et je suis devenue maoïste.

Habib - Donc dès la première année vous commencez en droit et vous switchez tout de suite.

Fatma - Quinze jours après, j'ai quitté parce que je ne voulais pas apprendre le code civil par cœur.

Habib - C'était qui les professeurs connus à l'époque dans l'université ou vous étiez ? Vous étiez à l'université d'Alger ?

Fatma - J'étais à l'université d'Alger, j'ai eu des profs qui m'ont marquée, je dois dire. En propédeutique, j'ai eu madame Hannes en lettres françaises, en philosophie j'ai eu un jeune couple d'assistants que j'ai retrouvé après, Mustapha Haddeb et son épouse Zoubida. En systèmes et structure, j'ai eu un type qui est devenu une star de la sociologie française. C'est Alain Caillé qui tient les cahiers du Mauss. Il travaillait avec Serge Latouche et il m'avait conviée d'ailleurs à des rencontres avec lui une fois. J'ai eu Abdellatif Benachenhou, qui a été un excellent professeur d'économie et un excellent directeur de centre de recherche, puisque je vais le retrouver plus tard au CREAD, j'ai eu Douedar, j'ai eu un certain nombre de profs.

Et je militais parce qu'après je suis devenu maoïste. J'ai quitté l'UNEA, je suis devenue maoïste.

Fatma - A partir de quel moment vous êtes devenue Maoïste ?

Fatma - En première année de sociologie.

Habib - Vous vous rappelez ou vous savez pourquoi vous êtes devenu maoïste ? Est-ce que c'était un déclic ? Est-ce que c'est parce qu'il y avait des amis maoïstes ? C'était quoi ?

Fatma - C'était deux choses.

Il y avait de mon point de vue, alors eux l'expliquaient par la répression, une idéologie très familialiste dans l'UNEA qui me dérangeait. Parce que les camarades épousaient les camarades et les camarades transmettaient aux camarades. Je n'étais pas à l'aise, j'avais vécu ça avec les maquisardes, donc sans le nommer avec précision, ça me dérangeait.

Et il y avait en même temps, à l'époque Mao, la question paysanne. L'Algérie était un pays en majorité rurale. Donc j'avais le sentiment que si révolution il devait y avoir, elle devait venir des campagnes. Et puis il y avait une espèce de fascination. Il faut dire que l'instrumentation maoïste, au plan de la rationalité, me fascinait. Cette idée des petits fourneaux, des grands fourneaux, tout ça. Il y avait toute une construction intellectuelle que je trouvais ... la révolution culturelle !

Tous ces éléments-là étaient des éléments qui parlaient à mon intellect, qui me parlaient d'avantage que la seule révolution prolétarienne.

Habib - Je ne suis pas du tout déterministe. Donc je comprends parfaitement qu'on change mais vous n'étiez pas programmée pour ça. Vous êtes née dans une famille relativement aisée, même s'il y a eu des moments très difficiles. Vous avez eu une éducation libérale, allez, est-ce que je peux me permettre de dire que vous avez une éducation plus ou moins bourgeoise ?

Fatma - Oui. Oui, parce que chez les religieuses on nous apprenait la révérence, on nous disait qu'on allait être des femmes de grands personnages, qu'il fallait savoir recevoir ...

Habib - Des épouses, avoir des enfants et ainsi de suite, mais tel que la bourgeoisie le voyait. Et non seulement je vous retrouve, la première année c'était 68, vous aviez quoi, à peine 19 ans, 20 ans, et non seulement je vous retrouve maoïste mais en plus d'un seul

coup, la gamine qui sort de la ville, elle trouve la campagne, c'est quand même énorme !

Fatma - En plus, je suis née en ville, dans un quartier très citadin. Boulourine, à Alger on dit Ben Santodji, c'est un quartier ou il y a de la distinction citadine. Donc je suis née dans un quartier chargé de sens citadin, Et pourtant, parce que j'étais fascinée par Mao, mais aussi j'ai mes contradictions. Je ne suis pas qu'une révolutionnaire, comme tout le monde ! Ou pas !

Maintenance, je vis avec, je les ai organisées. Mon père était un homme de gauche aussi. Ma mère beaucoup moins parce qu'elle avait été déçue par la révolution algérienne, donc elle était devenue très critique. Quand mon père et moi nous parlions politique, elle disait « j'accepte les critiques de tout le monde sur ce gouvernement, sauf de vous, vous vouliez une dictature du prolétariat, eh bien c'est une dictature et c'est le prolétariat ! » Elle récusait complètement ce qu'était devenue l'Algérie. Elle avait suivi mon père dans ses utopies et à l'indépendance, quand elle avait vu cet accaparement de richesses de gens qu'elle avait croisés durant la guerre de libération, elle avait été écœurée parce qu'eux matériellement, ils ont été déclassés. Ils avaient perdu tous leurs biens, ils n'étaient plus du tout dans cette situation et elle voyait les autres, c'est « pousse-toi que je m'y mette ». Donc elle était dans un écœurement total que mon père n'a jamais eu. Il a toujours été très droit dans ses bottes, toujours, comment dirais-je ? J'ai des difficultés à l'énoncer, mais je vais tout de même tenter de vous le faire comprendre. Je suis gênée de le dire mais nous venons d'une famille maraboutique et chez les marabouts, il y a ce sentiment d'être responsable d'une communauté. Et chez mon père le salon en septembre, c'était l'annexe de l'académie. Ma mère n'en pouvait plus. Il fallait trouver un logement, il fallait trouver un boulot, il fallait inscrire les gosses. Mais quand il est mort, si vous aviez vu les petits vendeurs du marché Meissonier, les femmes qui venaient, qui étaient autour de son corps, qui disaient « si on a un métier, c'est grâce à toi, si on a un logement, c'est grâce à toi ». Il était là, il avait fait ses choix. Très clairement, il avait retenu de son éducation cela, qu'on était responsable aussi des gens qui nous entouraient.

Habib - Tout à l'heure, vous disiez que votre père était de gauche. Ça voulait dire quoi à l'époque, il était marxiste, il était au Parti communiste ?

Fatma - Il a été sympathisant, mais non, c'était un démocrate de gauche. Il n'était pas religieux, et pourtant, les marabouts ont une généalogie religieuse. Mais il n'était pas un religieux, il ne nous a pas du tout élevés dans la religion musulmane.

Habib - Mais lui-même était pratiquant.

Fatma - Il n'était pas pratiquant. Il refusait toute idée de pratique dans la maison. Ma mère fumait, elle n'a jamais porté le voile, elle voyageait seule. D'ailleurs, supportant de moins en moins le contexte algérien, elle pouvait passer trois mois dans un hôtel à l'étranger et lui, il payait. Il comprenait tout à fait. Il disait c'est ma cousine, je l'aime et elle n'est pas bien ici. Il comprenait tout à fait le point de vue de ma mère.

Habib - Quand elle partait, elle partait seule ?

Fatma - On allait à tour de rôle la voir, mon père allait passer quelques jours avec elle.

Habib - Pardon pour les clichés, vous les connaissez, une femme jeune à l'époque ...

Fatma - Non, quand elle s'est mise à voyager seule, elle avait la soixantaine.

Habib - Oui, quand même, ça reste jeune

Fatma - Aujourd'hui.

Habib - Une belle femme vous disiez au début.

Fatma - Elle était très belle, oui, elle était très belle.

Habib - Et qui partait comme ça, seule, enfin on est Algériens !

Fatma - On n'a pas été élevés comme ça. Par exemple, on allait danser, nos camarades venaient nous chercher à la maison et nous ramenaient. Moi, quand je faisais des réunions politiques, c'était dans le salon de mes parents jusqu'à 2 h du matin, avec des copains. Pendant le ramadan, la fac venait manger à la maison !

Habib - Et le soir, la jeune femme, la jeune fille, vous sortiez, le soir ?

Fatma - Ah oui mais Alger était petite démographiquement. Donc les familles se connaissaient.

Il fallait que les garçons dont ils connaissaient les parents viennent nous chercher, se montrent comme disait mon père, qu'ils montrent leurs visages, qu'ils viennent nous chercher ma sœur et moi, puisque nous avons à peu près le même âge. Ils nous emmenaient et ils nous ramenaient. Ou parfois notre père venait nous chercher. Il savait où c'était, les choses se passaient en toute civilité.

Habib - On est dans les années 60.

Fatma - On est dans les années 60, il y avait le bal de pharmacie, il y avait les bals de la fac, c'était une autre ambiance. Je faisais du théâtre. J'ai joué beaucoup de théâtre.

Habib - Je reviens à ma question, qu'est-ce qui vous a amené dans la campagne ? J'allais presque dire qu'est-ce qui vous a amené chez les « ploucs » ? Par rapport à votre langage urbain.

Fatma - J'ai fait comme spécialité à la fac démographie. Ensuite, je suis rentrée dans l'administration, dans le cabinet d'un ministre, par piston disons-le comme ça, avec logement de fonction et chauffeur, vers l'âge de 23 ans.

Habib - Vous étiez déjà allée à la campagne ?

Fatma - Non. J'ai été nommée par décret du président Boumediene. J'étais donc très bien installée, mais c'était horrible pour moi.

Habib - Vous étiez encore célibataire ?

Fatma - Non, j'étais mariée. Et en fait, j'avais accepté ce poste parce qu'il y avait un logement de fonction. Il y avait une crise du logement, et j'ai eu ma fille à ce moment-là, mon aînée. Je n'ai pas été heureuse dans l'administration, c'était horrible. Ce n'était pas ma place pour différentes raisons. Je tournais à la dépression parce qu'en fait, j'étais chargée des relations internationales, je mettais le tailleur, j'étais juste un faire-valoir, je parlais un peu l'anglais, je parlais français mais ce n'était pas une fonction qui m'attirait du tout. C'était

toujours bien de montrer devant les délégations étrangères que la personne qui s'occupait des gros dossiers de coopération internationale, c'était une jeune femme.

Donc je ne me suis pas sentie à l'aise dans cette fonction, je déprimais. Un jour, en traversant vers la Poste du Golfe, je croise Abdellatif Benachou qui avait été mon professeur. Il me dit « qu'est-ce que tu fais ? ». Je lui réponds « écoutez Monsieur », parce que c'était mon prof, « je suis dans l'administration et je n'en peux plus. Je vais quitter, je fais une crise, je fais une dépression ». Il m'a dit « écoute, on me demande de monter un centre de recherche, je cherche des équipes, est-ce que tu veux en être ? »

Il avait choisi des chercheurs séniors et certains de ses étudiants, dont Omar Bessaoud et moi, qu'il avait appréciés peut-être au cours des études et auxquels il a demandé de se joindre.

Habib - C'est 72, 73 ?

Fatma - 76, ma fille est née en 74. Donc je rejoins le CREAD, et il me met dans l'équipe d'économie rurale avec comme chef d'équipe Claudine Chaulet que j'avais connue en Tunisie. J'ai appris des choses très importantes du point de vue de la recherche dans ce CREAD qui a été un grand centre. D'abord, une dimension internationale très importante parce qu'on collaborait beaucoup avec l'IRD de Samir Amin, le CODESRIA à Dakar, on allait très souvent à Dakar, avec l'équipe de Charles Bettelheim à Nanterre qui travaillait sur l'agriculture, il y avait un certain nombre de chercheurs, avec l'Amérique latine, Furtado Emmanuel, qui venaient au CREAD, avec qui on échangeait, avec qui on pouvait dîner le soir et qu'on pouvait inviter à la maison. Donc ça aussi, ça m'a beaucoup nourri intellectuellement. Il y avait cette dimension d'une recherche ouverte sur le monde.

Il y avait aussi la deuxième condition d'une bonne recherche, le terrain. Le CREAD nous a fait faire toutes les campagnes du nord de l'Algérie pour une très grande recherche qui s'est appelée « Productions et producteurs agricoles » et j'étais en charge de la partie comportement et aspirations des paysans. C'était après la révolution agraire, donc dans les villages socialistes, dans les coopératives. Je rentrais dans les maisons de paysans et puis on allait sur le terrain, il n'y avait pas d'hôtel, on dormait dans les écoles ! On est allés dans les *babors*, on allait dans des endroits improbables.

Et la troisième chose, c'est que les jeunes chercheurs avaient un tuteur qui n'était pas nécessairement de leur équipe et qui lisait leurs travaux et les accompagnait dans l'écriture de leur production. J'ai eu comme tuteur à ce moment-là Mustapha Haddeb, qui avait été mon assistant en philosophie et qui est un chercheur respecté, qui était un séniors, et avec qui je relisais tout le travail. Et il me poussait à aller plus loin.

Ces trois éléments ont été très importants pour ma formation de chercheuse.

Habib - Et donc essentiellement sur les questions rurales.

Fatma - Rurales. Et j'ai bien connu la paysannerie à ce moment-là. Je suis arrivée dans des endroits, où à 20 kilomètres d'Oran, les visages des enfants étaient pleins de cloques parce que l'eau était encore salée, il n'y avait pas de moyen de transport. Je suis allée dans les *babors* où on est arrivés à Sétif en voiture. Ensuite, le wali nous a donné des Range Rover, on est allés en Range Rover et après on a pris des ânes et on est arrivés dans des villages où l'indépendance n'était jamais arrivée, où on vivait encore dans des gourbis. Donc j'ai été violemment confrontée à la question paysanne.

Habib - Vous étiez heureuse de faire ça ?

Fatma - Oui, bien sûr.

Habib - Vous vous sentiez à l'aise ?

Fatma - J'ai été très à l'aise, d'abord par l'accueil, l'accueil de la paysannerie. Vous la connaissez vous même. Elle est extraordinaire. Il fallait se battre pour qu'on ne tue pas la dernière poule pour vous faire à manger avec, alors que c'est la seule poule qu'il y avait dans la maison. Je les voyais vivre avec une avance sur revenu, dans les coopératives de la révolution agraire, qui s'élevait à 300 dinars, ils achetaient la semoule, l'huile, le sucre et le café. Le reste, c'était le petit jardin maraîcher que la femme entretenait autour de la maison qui le fournissait. Donc je voyais la malnutrition, je rentrais dans des maisons où il y avait une *aidora*, la peau de mouton de l'Aïd, et puis des couvertures. Il n'y avait rien. Il y avait trois ou quatre casseroles, il n'y avait rien.

Après, je suis allée dans les villages socialistes et là, j'ai vu une espèce d'urbanisation des campagnes, parce que les maisons du village socialiste, elles étaient petites, avec une cour intérieure, donc il fallait oublier le petit jardin maraîcher.

Habib - Bien sûr.

Fatma - On arrivait à la claustration des femmes, qu'elles n'avaient pas dans les campagnes. Il y avait l'école, il y avait la poste, il y avait le hammam, il y avait tout ça. Et bien évidemment, dans leur aspiration, les paysans me disaient ils voulaient quitter la campagne parce qu'en plus il y avait l'appel d'air de la politique d'industrialisation et donc les emplois en ville. Donc à ce moment-là, j'ai bien compris que les paysans voulaient quitter la campagne.

En 69, nous étions une population à majorité paysanne, 70%, le reste urbain. Aujourd'hui, les chiffres sont complètement inversés. La majorité de la population est en ville.

Habib - D'accord. Est-ce que vous faisiez des enquêtes ?

Fatma - Oui, j'ai toujours fait des enquêtes. J'ai toujours travaillé par enquêtes.

Habib - Avec des questionnaires fermés ?

Fatma - Non, pas toujours.

Habib - Alors comment vous faisiez ?

Fatma - Je suis passée du questionnaire fermé à l'enquête. Avec Claudine Chaulet - parce que j'ai souvent fait mes enquêtes avec Claudine, on était souvent en binôme pour les enquêtes - comme c'était une très grosse enquête, nous passions des questionnaires. Et il y avait toujours des questions autour, des réponses autour, de la matière autour, qui ne rentraient pas dans le questionnaire. Mais qu'on prenait. Moi, je parlais plus facilement l'arabe dialectal, et Claudine était assise à côté. Je posais la question, on avait la réponse, on cochant dans le questionnaire mais tout ce qui était autour, on le prenait sur un cahier d'enquêtes qui devait nourrir les réponses. Et donc ça a été comme ça.

Habib - C'est vous qui notiez ?

Fatma - C'est Claudine qui notait. Moi, je notais aussi en partie, mais on se complétait. Mais comme c'est moi qui parlais et qui faisais face à l'enquêté, pour ne pas l'indisposer, il ne fallait pas que je lui montre qu'on notait les choses subjectives qu'il pouvait dire par ailleurs. Donc c'était elle qui prenait les notes. Et nous avons fait cette publication.

Habib - « Producteurs et productions »

Fatma - « Productions et producteurs agricoles en Algérie ».

Habib - C'est un livre ?

Fatma - Oui c'est un gros rapport de recherche. Ça a été un apprentissage, ça a été notre formation de jeunes chercheurs, parce que nous étions la première génération tout de même après l'indépendance, de jeunes chercheurs et qui allions prendre aussi l'enseignement à l'université parce qu'on avait beaucoup de profs coopérants. On avait beaucoup de profs étrangers. Et nous, nous allions algérianiser l'enseignement et la recherche.

Habib - Est-ce que, si je vous propose une formule, vous la prendriez ? Vous êtes une sociologue née à la campagne ! C'est la campagne qui a fait de vous une sociologue.

Fatma - Oui, qui a fait de moi, dans la pratique, une sociologue. Oui, c'est vrai, c'est la fréquentation de la campagne.

Habib - Donc c'est vraiment le terrain qui a produit la sociologue.

Fatma - Oui, et moi le terrain, je ne l'ai jamais abandonné. J'ai tout appris du terrain.

Habib - Vous continuez à faire vos enquêtes ?

Fatma - Je continue à faire mes entretiens, je les fais moi-même, j'accompagne les étudiants ou les enquêteurs et je reste, je pose moi-même des questions, je prends une partie de l'échantillon, et pour le dernier livre j'ai fait moi-même les entretiens.

Habib - C'est un choix ?

Fatma - C'est un choix.

Habib - C'est un choix de méthode ?

Fatma - Je crois en la sociologie compréhensive. Je pense que les sujets ont un savoir sur eux-mêmes. Et que le rôle du sociologue c'est au fond d'entendre, d'écouter, d'entendre et d'analyser. Ce que nous pouvons apporter à ce qu'ils savent d'eux-mêmes, c'est une instrumentation analytique, des analyses qui nous viennent d'une fréquentation de la sociologie comme catégorie de pensée. Mais le contexte général, les savoirs, tout ça, ils nous sont offerts par le terrain.

Habib - D'accord. Et à un certain moment vous devenez universitaire, vous avez un poste à l'université.

Fatma - Alors Benachenhou encore me convoque dans son bureau, il me dit « tu sais si tu veux une stabilité dans cette fonction, il faut être enseignant chercheur, ne reste pas

seulement chercheuse » et donc j'ai fait un DEA, sur la décision économique dans les coopératives de la révolution agraire, avec Claudine Chaulet. Je suis devenue son assistante en sociologie rurale et j'ai été chargée de TD en sociologie rurale.

Habib - Et après vous avez fait une thèse.

Fatma - Mais pas en sociologie rurale. Après, à la fin du travail sur « Productions et producteurs agricoles en Algérie », Benachenhou me reconvoque et me dit, me faisant ce cadeau dont je lui suis reconnaissante, « écoute, tu peux prendre une équipe maintenant et une équipe sur les femmes », parce qu'en même temps je commençais à être féministe puisque je le suis depuis 1976. Et il connaissait, il voyait cet aspect de mes pratiques, et il m'a ouvert une équipe sur le thème de « femmes et fécondité » parce qu'il y avait des campagnes d'espacement des naissances. La question de la fécondité était très importante et moi j'étais partie de l'idée que la fécondité, c'est à dire le taux brut de fécondité ou de natalité, n'est qu'un résultat. Un résultat de pratiques dans ce que les démographes appellent l'intervalle inter génésique, c'est à dire ce qui se déroule entre deux naissances, les pratiques des femmes. Les avortements, les pratiques contraceptives, toutes ces questions-là, les ruptures d'union, toutes ces questions-là il n'y avait que les femmes qui pouvaient les connaître. Donc j'ai conduit encore une enquête de terrain à Alger dans une équipe qui était composée de quatre sociologues, Djamila Belhouari-Musette, Chérifa Hadjidj et Souad Khodja, et j'ai conduit cette équipe sur « Femmes et fécondité » qui a fait l'objet d'un ouvrage.

Habib - En ville, à la campagne, les deux ?

Fatma - En ville, à Alger. À Alger. La campagne c'était fini. Pourquoi ? Parce que j'étais féministe. Et un des mantras du féminisme, c'était d'où tu parles, c'était de ne pas prendre, de ne pas s'approprier la parole d'un autre. Et je savais que j'étais une femme d'un milieu urbain. Et donc j'ai décidé d'accepter la proposition de Benachenhou, femmes, mais en milieu urbain puisque j'étais une urbaine.

Habib - Et ça ne vous a pas manqué de ne pas pouvoir élargir l'enquête, sur ces questions-là, aux femmes paysannes que vous aviez rencontrées ?

Fatma - Le problème, parce que j'avais fait aussi mon enquête de DEA toute seule, sans le CREAD, le problème, c'est les financements.

Habib - Le CREAD c'était sur la campagne.

Fatma - C'était sur la campagne.

Mais vous savez le problème de la recherche c'est le problème des financements. Combien on vous donne pour faire le terrain. Je n'avais pas l'argent et j'ai toujours manqué d'argent pour la recherche. Par exemple, je n'ai jamais pu effectuer la recherche sur la famille dans le sud du pays. C'est une grande frustration pour moi. J'ai jamais eu les crédits pour faire le sud du pays. Je n'ai eu les crédits que pour l'Algérie du Nord et la direction de la recherche a toujours considéré, m'a toujours rétorqué que la majorité de la population se trouvait au Nord et que donc il fallait travailler sur le Nord.

Habib - Et votre explication ? Pourquoi est-ce qu'il y a des régions qui n'étaient pas couvertes par la recherche ? Vous avez une explication ?

Fatma - J'ai toujours trouvé paradoxal d'avoir croisé dans mon parcours de chercheuse des chercheurs américains, anglais, financés par leurs universités qui travaillaient dans le Sud, et très peu de chercheurs algériens qui pouvaient travailler dans le Sud. Donc je m'interroge comme vous, je me pose la question, non résolue, de pourquoi on n'a pas les moyens ?

Bon il y a le CRASC, le CNRPH, qui travaillent sur les Targuis, sur la préhistoire, l'anthropologie. Eux peuvent le faire mais il y a très peu de travaux de ... Mais maintenant qu'il y a des universités au sud, il y a des travaux mais qui sont conduits localement. Du Nord, c'est plus difficile. Parce qu'il faut de l'argent, il faut se déplacer.

Habib - Je vous pose la question parce que je pense que la vraie raison n'est pas que financière.

Fatma - Je n'ai pas la réponse.

Habib - Entendu. Et donc vous continuez.

Fatma - Donc je travaille sur Femmes et fécondité.

Habib - C'est à partir de ce moment-là que vous devenez sociologue féministe. C'est la sociologie féminine en gros.

Fatma - Pas féminine, féministe. Mais en réalité, à cette occasion, je me rends compte aussi que l'horizon des femmes en Algérie, c'est la famille. Donc je deviens sociologue de la famille.

Habib - Toujours urbaine.

Fatma - Toujours urbaine parce que la ville a introduit de nouvelles façons de consommer, de nouvelles façons de vivre, de nouvelles façons d'habiter, de nouvelles façons de penser, qui ont lourdement pesé sur les familles algériennes, les entraînant dans des transformations énormes, alors que l'appareil juridique ne suit pas du tout, alors que les textes juridiques ne suivent pas. Le code du statut personnel continue de fonctionner sur une représentation de la famille qui n'est plus à l'œuvre dans les villes.

Et c'est ce que j'ai essayé de montrer dans tous mes travaux, en essayant de faire des analyses extrêmement fines, qui ont donné lieu à plusieurs publications.

Ma thèse, elle, était encore une thèse plus précisément féministe. Je l'ai soutenue à l'Université catholique de Louvain et elle portait sur les identités féminines à Alger. J'ai choisi Louvain parce que je ne voulais pas soutenir en France sur la question des femmes parce que je considère, bien qu'ayant énormément d'amis en France, que sur la question des femmes il y avait des biais post-coloniaux.

Donc je suis introduite dès cette période à une réflexion décoloniale et je vais m'inscrire à l'Université catholique de Louvain sur ce thème-là. Je la soutiens dans la section Anthropologie.

A ce moment-là je suis à Paris. Entre temps, il y avait eu l'arabisation à l'université, donc j'avais été placée face à un grand dilemme parce que beaucoup de collègues francophones avaient quitté l'université. Moi, je me suis dit je ne suis pas prof de français, je suis prof de socio, donc forte de cette vocation qui m'avait été transmise par mon père d'enseignante, je

suis restée à l'université, j'ai essayé de m'arabiser et j'ai essayé d'arabiser aussi les contenus, de travailler sur Mohamed Abed Al-Jabri. J'avais un cours d'épistémologie, El Farabi, tous ces penseurs en arabe et ça m'avait demandé beaucoup d'énergie.

En 93, j'arrive à Paris et j'ai passé deux années à me mettre à jour, parce que pendant ce temps, toute la littérature en français, en anglais, en sociologie, je n'y avais pas consacré beaucoup de temps, donc j'ai beaucoup travaillé, j'ai beaucoup lu. Il y avait la bibliothèque, boulevard Raspail, de la Maison des Sciences de l'homme.

Je travaillais là-bas tout le temps et ensuite je suis allée à Paris 8 faire un séminaire sur l'anthropologie du Maghreb.

Habib - Dans l'Institut Maghreb-Europe.

Fatma - Dans l'institut, avec Galissot, Aïssa Kadri... Cela étant, je me suis heurtée à une difficulté, c'est que beaucoup de mes étudiants venaient d'Alger. Ils avaient tous besoin de carte de séjour, donc ils avaient tous besoin de réussir leurs examens. Et éthiquement, pour un prof, c'était très douloureux. Donc, je suis partie de Paris 8. J'avais eu une offre à ce moment-là à l'Unesco, je suis allée à l'Unesco, j'ai travaillé sur deux projets dont l'un m'a beaucoup formée.

L'un, c'est l'éducation en situation d'urgence, dans les zones de conflit, dans les zones de guerre.

Et l'autre surtout qui m'a pris le plus de temps et qui m'a beaucoup appris. J'ai évalué le programme pétrole contre nourriture en Irak, du point de vue de l'éducation. Et au terme de cette étude, qui m'avait révélé des situations scandaleuses, c'était avant la guerre, avant qu'on ne détruise l'Irak, j'avais bien vu, y compris dans les pratiques des experts des Nations Unies qu'il se passait des choses très étranges en Irak et très dangereuses pour l'Irak. Non pas que j'aime Saddam Hussein, mais je n'aime pas l'impérialisme, ça m'était resté très fort. Donc, quand j'ai fini mon rapport, je l'ai emmené, ce qui est interdit par les textes des Nations Unies. Je l'ai amené à l'ambassadeur d'Irak et l'ambassadeur d'Irak a réagi en me disant « mais ne t'inquiète pas, l'Irak est très fort, on va leur faire face ». Peu de temps après, ça a éclaté.

J'ai quitté l'Unesco, bien évidemment parce que j'étais en contradiction avec. Et par hasard à ce moment-là, parce que j'ai été très amie toute ma vie avec une femme à qui je garde une affection, une estime et un respect, une grande, grande amitié, c'est Assia Djébar. Assia était invitée à ce moment-là à faire l'ouverture d'un conseil scientifique sur les identités méditerranéennes à Naples, et elle ne pouvait pas y aller. Donc elle a répondu en disant « je ne peux pas y aller, mais mon amie Fatma Oussedik fera très bien l'affaire ». C'était vraiment un cadeau qu'elle me faisait. J'y suis allée, j'ai fait la communication d'ouverture en lieu et place d'Assia, mais c'est moi qui l'avais rédigée ! Ce n'est pas l'intervention d'Assia !

Il y avait là tous les grands pontes de la sociologie à Princeton, d'un peu partout. Et à ce moment-là, j'ai eu un niveau de reconnaissance internationale qui a conforté ma position de sociologue. L'administrateur de la Maison des sciences de l'homme, à ce moment-là je n'avais pas totalement quitté l'Unesco, Maurice Aymard, qui est un grand historien, était venu me voir en me disant « mais où êtes-vous ? On vous connaît pas ». Je lui ai dit que j'étais à l'Unesco, il m'a dit « mais qu'est-ce que vous faites à l'Unesco ? Venez à la Maison des sciences de l'homme ». Et il m'a prise comme conseillère Maghreb auprès de lui. Donc

je me suis retrouvée professeure invitée à Brown, professeure invitée à Princeton, je suis allée à Harvard, je suis allée dans beaucoup d'universités du monde.

En même temps, ma thèse était publiée à Bruxelles. Elle est aujourd'hui épuisée.

Habib - Quel est le titre de la thèse ?

Fatma - « Identité féminine à Alger ». Et en 2002, mon mari et moi avons décidé, la situation s'étant calmée en Algérie, de rentrer. Maurice Aymard était furieux que je rentre.

Habib - Pourquoi vous êtes partie ?

Fatma - Nous sommes partis parce que mon mari avait des fonctions ici qui ont été interrompues et il y avait peu de chance qu'il retrouve du travail ici.

Habib - Des fonctions publiques, c'est une personnalité connue votre mari.

Fatma - Oui, il était gouverneur de la Banque Centrale Algérienne.

Habib - EN 93 il était directeur de la banque ?

Fatma - Non, en 89. Il était dans l'équipe des réformes, d'ailleurs il a signé les cahiers des réformes. Il est resté ensuite avec Boudiaf qu'il avait soutenu parce qu'il était contre le rééchelonnement. Et quand Boudiaf a été assassiné, le rééchelonnement a été décidé. Il est parti. Il n'y avait plus aucune possibilité de collaborer, puisqu'il s'était opposé très fermement au rééchelonnement, en disant qu'ainsi l'Algérie perdait sa souveraineté sur son économie. Il a eu une proposition d'une offre de travail en France. Il est parti parce qu'il était jeune encore, il ne se voyait pas restant dans le salon et recevant des gens pour donner la bonne parole ou pour débattre pendant des heures. Donc il est parti. Moi je suis restée et je suis restée à la fac.

Je l'ai rejoint pour des vacances de février et là, un ami très proche a été assassiné, j'étais très proche de lui et de sa femme. C'est Djillali Liabès. J'étais là-bas et c'était affreux. Et il y avait Youcef Sebti, le poète, qui était un ami, qui avait été assassiné. Donc j'étais mal, j'étais très mal et mon mari m'a dit de ne pas rentrer. J'ai été sous tranquillisants. J'ai été mal pendant un bon moment, j'ai été prise en charge pendant au moins deux ou trois ans, parce que de surcroît, j'avais laissé mes deux aînés ici. J'ai beaucoup souffert de cette situation et eux aussi.

Habib - Ils avaient quel âge ?

Fatma - Mon petit était encore en école primaire et ma fille était au collège.

Habib - Vous les avez laissés chez qui ?

Fatma - Ils étaient ici dans leur famille paternelle. Nous avons beaucoup souffert de cet épisode, d'autant qu'ils étaient dans un contexte où il y avait des gens qui mouraient autour d'eux. Ils ont vécu des épisodes très difficiles.

Ma fille était l'élève de Sebti qui s'occupait beaucoup d'elle, parce qu'il était mon ami, et en partant, je lui avais dit « Youcef, je te confie ma fille ». Et elle fait partie des étudiants qui ont trouvé le corps de Sebti à son assassinat. Elle était très amie avec les enfants Liabès bien

évidemment. Mon fils, quand il allait à l'école, il passait devant des cadavres. Ça a été une période très dure. Ça a été une période très dure pour moi, pour eux et qui nous a marqués durablement.

Ils ont fini par venir. Ma fille s'est débrouillée toute seule, elle avait trouvé un programme entre Paris Grignan et l'INA où elle était étudiante, et elle est venue dans le cadre de ce programme. Elle travaillait sur les petits pois, elle était en dernière année et mon fils est venu. Il était dans un tel état que mon mari, m'a dit il ne repart pas advenue que pourra, il ne repart pas en Algérie, donc nous l'avons gardé. Ils ont été clandestins, nous avons été clandestins tous pendant un certain temps, mais lui plus longtemps. Mais fort heureusement, c'est étrange, le censeur et le proviseur d'un grand lycée parisien, le lycée Montaigne, l'on inscrit sans qu'il n'ait de papiers, simplement par solidarité. Donc, il a passé son bac à Montaigne et a continué ses études. Mais ce furent des années d'épreuves très dures.

Après, peu à peu, les choses se sont régularisées et ils ont chacun continué leur route et nous avec, nous tous avec.

Habib - Et donc vous rentrez, en 2000 ... 2002 ?

Fatma - 2002. On rentre en 2002, je retourne à la fac, les collègues ont été formidables de solidarité, « ta place t'attend ».

Habib - Vous étiez comme en congé sans solde.

Fatma - Voilà. Je retrouve ma place tout de suite donc je reprends au CREAD, je dirige une équipe encore, en sociologie de la famille, et je reprends ma vie antérieure là où elle était. J'ai continué à écrire.

Alors j'en ai profité quand même à l'époque, parce que j'étais à la Maison des Sciences de l'Homme, pour monter un programme de 3 millions d'euros France-Maghreb avec Gilbert Grandguillaume, et Maurice Aymard. Donc je suis arrivée aussi avec cette manne financière pour la recherche maghrébine.

Et en plus, j'avais beaucoup de réseaux internationaux. L'université d'Alger avait été très isolée pendant les années de terrorisme. Donc j'ai invité, j'ai fait des colloques, j'ai développé beaucoup d'activités scientifiques pour remettre en lien. J'ai essayé de contribuer d'une certaine façon à la remise en lien de cette université. Mais pendant ce temps, l'administration avait pris une place énorme dans l'université, affaiblissant la pédagogie.

Habib - C'est grâce à ce programme de financement, donc France-Maghreb, que vous avez, à ce moment-là, commencé à travailler en Tunisie ?

Fatma - Non, pas du tout. Parce que pour ma part, par éthique, j'ai refusé de prendre un financement dans le cadre de ce programme. Je ne voulais pas qu'on considère que j'étais venue avec ce programme pour moi-même, je l'ai ramené pour mes collègues. Je tiens beaucoup à l'éthique. On ne peut pas me reprocher ni d'étouffer une affaire, ni de rien du tout de pareil. Je dis les choses, j'ai appris de mon père et j'ai un sens de l'éthique très développé. Donc je tenais à ne pas prendre d'argent sur ce programme et je n'ai rien pris.

Mais la Tunisie, c'est une très vieille histoire pour moi. J'ai commencé le féminisme au Club Tahar-Haddad avec Jalila Hafsia qui est ma grande amie, qui est ma très grande amie et à l'époque il y avait déjà des crises entre le Maroc et l'Algérie.

Nous nous retrouvions en Tunisie, au ClubTahar-Haddad avec Fatima Mernissi, Nawel Saadawi, toutes les féministes, Rachida Ennaïfer, Amel Benaaba, toutes les féministes du Maghreb et aussi en 76 par le CODESRIA avec Fatima Mernissi et Nawel Saadawi, Marie-Angélique Savané, Amel Chaabouni, une Tunisienne prof de psycho, j'ai oublié son nom. On avait créé l'AFARD, l'Association des Femmes Africaines pour la Recherche sur le Développement. C'était en 76, 77, et d'entrée de jeu, c'était du féminisme décolonial, puisque on l'avait créée à Dakar dans cette optique. Il y avait Aminata Traoré aussi avec nous. Le CODESTRIA nous hébergeait. Il y avait Aminata Traoré, Fatima, Nawel, Marie-Angélique, toutes ces femmes-là, Zenebework Tadesse Ouaktadécé, enfin plein d'Africaines.

On a créé cette association et au niveau international on a tenu un discours féministe décolonial, puisqu'on allait dans les rencontres et qu'on incarnait cette tentative de penser le féminisme depuis l'Afrique, depuis des sociétés anciennement colonisées.

Et donc voilà, je suis revenue, j'ai travaillé toujours selon les mêmes principes. C'est à dire que le terrain savait tout et que la sociologie avait la capacité de révéler et d'analyser le réel, que c'était la fonction du sociologue qui devait ensuite rendre compte aux populations enquêtées. Et c'est pour ça que j'accepte toujours les interviews, les entretiens, et que je fais des publications régulières parce que je considère que nous sommes redevables vis à vis des personnes qui nous reçoivent, qui nous racontent et qui se racontent. Nous sommes redevables de ce que nous avons reçu.

Habib - Et moi, je vous suis très redevable ! Juste une ou deux autres questions. La première est ce que, j'imagine que vous vous pensez toujours de gauche bien sûr, pour être féministe et décoloniale. Vous vous identifiez plutôt de gauche, toujours ?

Fatma - Oui.

Habib - Est-ce que vous vous êtes toujours maoïste, dans un certain sens, à partir de quand vous êtes passé à autre chose, où est-ce que vous vous situez, à peu près ?

Fatma - Je dirais féministe. Féministe, définitivement féministe. Cela a pris le dessus sur tout.

Cela a pris le dessus sur tout. Et puis décoloniale. Je participe aux ateliers de la pensée avec Felwine Sarr et Achille Mbembe à Dakar, je participe à un groupe décolonial avec Driss Ksikes. En Afrique du Nord, le décolonial en Afrique du Nord. Je travaille sur ces questions-là, en développant le point de vue, un point de vue féministe. D'ailleurs je suis très contente parce qu'au CREAD il n'y a pas un groupe ni un Magistère féministe ou femme ou genre, mais dans toutes les équipes, on traite de cette question-là.

Parce que je considère que la sociologie de la famille, c'est mon terrain comme sociologue et que mon féminisme, c'est le point de vue à partir duquel j'ai investi ce terrain.

Habib - Comment elle a évolué la famille algérienne ? Si vous pouvez, en peu de temps.

Fatma - La famille algérienne a beaucoup changé en ville. D'abord, elle est passée du *douira* à l'appartement. Des appartements dont on achetait les plans en Suède ou en France, des F3. Dans les enquêtes qu'on a menées, les gens se plaignent. Il y avait à un moment donné un gros problème de logement en Algérie, il y a toujours un problème de logement mais qui est devenu un problème de distribution du logement parce que des logements, il y

en a. Mais l'accès au logement reste toujours extrêmement fermé aux catégories les plus fragiles. Et il faut, comme je dis, avoir un ami puissant pour espérer avoir un logement ou un emploi ou des choses comme ça. Et donc les gens vous disent « J'ai marié mon fils aîné, je lui ai donné le salon, j'ai marié le second, j'ai construit le balcon, j'ai marié le troisième, je lui ai donné ma chambre et je dors avec la vieille dans la cuisine », ou « Ma fille a divorcé et elle est revenue avec ses enfants ». On m'a dit « quand j'étais dans le bidonville, j'ajoutais une case » et dans les campagnes, c'était la même chose, on ajoute une case. Or maintenant, il y a cette contrainte du logement.

Il y a la scolarisation, la scolarisation la plus poussée constitue aujourd'hui un handicap, puisque le plus grand nombre de chômeurs, ce sont les universitaires. Et l'emploi étant faible, les gens ont besoin d'une articulation des revenus. Or, cette articulation des revenus, elle disparaît parce que les gens sont de plus en plus démunis. Dans les familles, il y a une génération pivot qui est un peu la mienne. Ceux qui, au lendemain de leurs études, ont trouvé un emploi immédiatement ou ceux qui ont trouvé un emploi de toutes les façons, même sans avoir fait des études, parce qu'il y avait un besoin de force de travail. Ceux-là, ils sont concernés par leurs parents et par leurs enfants. Or, c'est déjà un problème. Il faut leur trouver un logement. Il faut leur trouver un boulot, et du coup, les collatéraux disparaissent. La combinaison de revenus telle qu'on l'a connue dans ce qu'on appelait la famille élargie n'existe plus.

Et donc la famille, ma formule c'est elle a perdu ses ailes. Elle n'a plus d'ailes, elle est verticale, elle n'est plus horizontale. Et dans la famille, les statuts des uns et des autres ont changé parce qu'il y a des filles qui travaillent et des femmes instruites. Parce que même quand une femme ne travaille pas, aujourd'hui, elle a fait des études. Donc elle prend des décisions. C'est elle qui s'occupe des enfants, de la scolarité des enfants, qui s'occupe de la santé des uns et des autres. Et c'est dans les enquêtes le premier acteur économique, parce que c'est elle qui choisit ce qu'on va acheter au niveau de l'électroménager, dans quelle école on va mettre les enfants, ce qu'on va manger. Donc c'est elle le premier acteur économique dans la famille.

De surcroît, on a un phénomène tout à fait récent, c'est l'irruption du célibat définitif. C'est environ 5 à 6 % aujourd'hui, chez les femmes, ce qui n'existait pas. En 88 quand j'avais fait « Femmes et fécondité » avec mes collègues, il y avait 99% et quelques de femmes mariées. Il fallait être handicapée profonde pour ne pas avoir accès au mariage. Aujourd'hui, il y a plus de 5% de femmes qui ne sont pas mariées, qui sont des célibataires définitives et ce ne sont pas les handicapées du tout. Ce sont celles qui ont un emploi, c'est un choix, ou c'est un choix de vie aussi parce qu'il y a celles qui choisissent de ne pas se marier. Et puis il y a celles sur lesquelles la famille repose parce qu'elles travaillent, parce que souvent ce sont des femmes qui travaillent. Et quand on vient les demander en mariage, on lui dit que ce n'est pas assez bien pour elle. Il n'est pas assez bien, parce qu'elle est le recours. Moi, j'ai été étonnée souvent parce que c'est parfois la plus jolie, la plus instruite, la plus intéressante de la famille. Mais elle travaille, le frère ne travaille pas ou quand il travaille, dans les budgets familiaux, au maximum il paie l'électricité ou le gaz, ou le téléphone. Mais la fille, elle, soigne les parents, elle achète une machine à laver à ses parents, elle les envoie à *El Omra*, elle donne son argent, mais comme elle donne l'argent au quotidien, à l'arrivée, elle a fait les dépenses du quotidien, le mari ou autre, il a fait les dépenses de patrimoine et en cas de divorce, elle n'a rien.

Donc la famille, c'est ça. Il y a des mères qualifiées. Maintenant, il y a des femmes qui portent la famille. Et il y a des hommes qui sont dans un sale état, il faut le dire et il faut s'interroger sur ça. Parce que comme féministe, je me bats pour l'égalité. Et quand je vois

les taux de scolarité, qui réjouissent un certain nombre de personnes, en disant que les filles travaillent très bien, oui, elles travaillent très bien. Mais les garçons ont des taux de scolarité très faibles et ce n'est pas étonnant parce que l'école, ça conduit au chômage. Donc eux ils préfèrent le business, trouver des sources de revenus, et donc résultat ils ne travaillent pas, ça conduit à des frustrations, ça conduit à de la violence. Il y a peu de chance d'arriver à l'égalité avec des contextes pareils. Le père, il est complètement effacé parce qu'il n'arrive pas. Les garçons, les jeunes hommes, sont dans une situation de révolte par rapport à leur condition sociale, économique et politique. Voilà.

Habib - Vous diriez à peu près la même chose de la famille rurale ?

Fatma - Il y a de moins en moins de différences entre rural et urbain. J'avais dirigé des thèses et j'avais fait travailler des étudiantes sur les budgétants par exemple, des femmes dans le monde rural et dans le monde urbain. La télévision est partout, les réseaux sociaux sont partout, donc les modes de pensée, les contextes de pensée, sur la fécondité, ont évolué.

On a fait le test dans « Mutations familiales en milieu urbain », qui a été publié par le CRASC. Un statisticien de l'équipe avait fait le test sur la fécondité pour voir s'il y avait des différentiels de fécondité. Parce que la fécondité, c'est quand même un indicateur très important entre fécondité naturelle et fécondité contrôlée. L'Algérie échappe de plus en plus à la notion de fécondité naturelle et on voit que les comportements sont relativement proches. Il y a de moins en moins de distinctions rural/urbain. Ça disparaît parce que, il faut le dire, l'Algérie indépendante a fourni l'éducation à tout le monde, a fourni de l'électricité et le gaz dans les coins les plus reculés du pays, donc il y a la télé, il y a internet.

Moi j'avais été fascinée, j'avais dû accompagner un groupe de hip hop parce que je m'intéresse aussi beaucoup à la culture. J'avais accompagné un ballet qui s'appelait le ballet Mia, pendant une année en tant que sociologue. Et j'avais pu voir que quand ils ont fait leur casting, il y avait des milliers de jeunes qui venaient de toute l'Algérie. Je demandais à ces jeunes mais comment est-ce que vous avez appris à danser le hip hop ? Ils me disaient « j'ai vu à la télé, j'ai vu un type sur la plage ». Je veux dire la culture se répand. J'avais fait aussi un travail, une recherche qui a été publiée sous le titre « Raconte-moi ta ville », une comparaison Casablanca, Tanger et Alger, sur la culture. Et c'était intéressant aussi parce que je suis très maghrébine comme je l'ai dit au début.

J'ai toujours gardé mes amitiés profondes avec la Tunisie et j'y suis toujours allée, j'étais chez Jalila Hafsia la semaine dernière, une femme admirable qui a compté dans le Maghreb de façon extraordinaire. Une grande démocrate qui a fait de son club Tahar-Haddad un lieu de débats et d'échanges où elle a reçu tout le monde. Et puis j'ai été proche de Abdelkader Zghal, Khalil Zamiti que je n'ai pas vus depuis très longtemps. Youssef Seddik aussi, c'est mon grand ami. J'espère que vous l'interviewez ! Youssef c'est, pour moi, une référence centrale. Quelle culture scientifique !

Habib - Est-ce que je pourrais reprendre un de vos titres, est-ce que vous avez eu, ou est-ce que vous avez, des amis puissants ? Le mot puissant, vous le prenez dans le sens que vous voulez !

Fatma - Je ne crois pas avoir été une femme de réseaux du tout. J'ai été élevée dans un contexte de méritocratie où l'école, je vous ai dit dans ma famille l'école, c'était une religion. Je viens d'une famille de Grande Kabylie. Vous avez dit « aisée », la Kabylie est une région pauvre et très vite, elle a dû vendre sa force de travail. Les quelques familles qui en ont eu

les moyens ont qualifié leur force de travail pour mieux la vendre, nécessairement. Et donc je viens surtout d'une famille où il y a un gros capital culturel et symbolique, mais pas vraiment matériel.

C'est ce qui explique les engagements politiques multiples de nombreux membres de ma famille, pas seulement de mon père, mais il y a de nombreux membres de ma famille qui se sont engagés politiquement. Et puis ce climat de débat constant, mais cette religion de l'école et de la méritocratie, et je n'ai pas le sentiment, en tout cas, je ne me suis jamais servie d'amis puissants. Je peux être amie peut-être, avec des gens qui ont une puissance, mais je ne me suis jamais servie de ça. Je trouverais que ce serait indigne.

Habib - On va arrêter là-dessus. Mais je vous remercie beaucoup.

Fatma - Moi j'adore Tunis. Le seul prix que j'ai accepté, c'est le prix de l'université de la Manouba, qui m'a été accordé en 2018. Ça m'a fait chaud au cœur. Que ça vienne de Tunis, de mon enfance, de Tunis de mes amitiés et du réconfort que nous a procuré le peuple tunisien pendant des périodes très difficiles. Ça a toujours été un port d'accueil pour nous.